

## CHAPITRE PREMIER

### L'ENFANCE DE L'ARCHIDUC MAXIMILIEN

Ferdinand-Maximilien de Habsbourg-Lorraine est né le 6 juillet 1832, au palais de Schoenbrunn, quelques jours avant la mort du duc de Reichstadt. Il est émouvant de penser que l'archiduchesse Sophie mettait au monde un fils tandis qu'agonisait celui dont elle fut l'amie suprême. Née princesse de Bavière, elle était la tante par alliance du roi de Rome, ayant épousé en 1824 l'archiduc François-Charles, un frère de Marie-Louise. Cette jeune femme, fine, jolie, intelligente, aimant la France, admiratrice fervente de Napoléon, différant en cela des autres archiduchesses, avait, dès son arrivée à la cour d'Autriche, éprouvé pour son neveu, plus jeune qu'elle de six ans seulement, une affection et une tendresse infinies, qui se transformèrent plus tard en amour profond ; on a dit qu'elle fut la maîtresse du duc de Reichstadt, on a prétendu que Maximilien fut le fruit de leurs amours, une lettre de lui a même été publiée, mais elle paraît être apocryphe. Quoi qu'il en soit, si l'histoire a gardé le souvenir de l'archiduchesse Sophie, elle ne fait mention que rarement de son mari. Il semble que la vie de François-Charles

## CHAPITRE PREMIER

se soit écoulée, fastueuse et stérile, comme celle de tous les princes qui n'avaient droit à la Cour qu'à un rôle honorifique. En 1848 pourtant, son frère, Ferdinand I<sup>er</sup> est forcé d'abdiquer et la couronne lui revient de droit, puisque Ferdinand n'a pas d'enfant. Soit manque de volonté, soit qu'il ait eu peur d'un fardeau trop lourd pour ses épaules chargées d'ans, soit peut-être que les hommes d'État désireux de gouverner aient voulu écarter du pouvoir l'archiduchesse Sophie, dont ils savaient le caractère entier, il renonce à la couronne au profit de son fils aîné François-Joseph, et continue à mener à la Cour une vie brillante et superficielle.

Les premières années de Maximilien s'écoulent à Schoenbrunn. Il est tout d'abord élevé avec beaucoup de tendresse et de douceur, partageant l'enfance insouciant et joyeuse des princes impériaux ; les enfants, pourtant, ne sont pas, comme on pourrait le croire, élevés dans l'apparat. Autour d'eux il n'est pas de luxe, de manifestations grandioses où pourrait se complaire leur orgueil ; toujours une simplicité familiale est de règle. Le jeune Maximilien est l'idole de toute la Cour ; ses cheveux blonds qui retombent sur ses épaules en boucles soyeuses, ses yeux bleus très doux, son teint pâle, ses traits fins, font de lui un enfant plein de charme, et il sait son pouvoir sur ceux qui l'entourent. Mais ces belles années d'insouciance sont tôt interrompues. Il est d'usage chez les Habsbourgs d'élever avec la plus grande sévérité, du moins jusqu'à leurs débuts dans le monde, les archiducs au seuil de l'adolescence. L'éducation de Maximilien,

## L'ENFANCE DE L'ARCHIDUC

qu'il partage avec son frère François-Joseph, est désormais confiée au comte de Bombelles, le frère du consolateur de Marie-Louise ; issu d'une famille d'émigrés français, Henri de Bombelles a gardé de son origine un penchant marqué pour tout ce qui est noble et beau ; son caractère est élevé, ses connaissances multiples, et l'influence qu'il va prendre sur Maximilien est tout à fait appréciable. Il a plusieurs enfants qui sont compagnons habituels de ses élèves ; l'un d'eux, Charles, né quelques mois après Maximilien, deviendra l'un de ses plus grands amis.

Maximilien révèle dès ses premières années une ardeur à s'instruire qui s'accroîtra sans cesse, et il apprend courageusement tout ce que doit savoir, ou qu'est censé savoir, un archiduc d'Autriche. Levé, en été comme en hiver, dès l'aube, il veut remplir consciencieusement le programme qu'on lui a fixé, et il partage entre les sciences, les arts, et les sports, la plupart de ses journées ; véritable surmenage intellectuel que ce programme ; pour ne citer qu'un exemple : il lui faut apprendre, en plus des langues classiques, en plus du français, de l'anglais, l'italien, le hongrois et plusieurs langues slaves. Son professeur de géographie est un Français, l'abbé Mislin, dont Bombelles a su reconnaître la haute culture ; il donne tout de suite à Maximilien sa préférence : de son côté, le jeune archiduc montre à son professeur une affection qui ne se démentira pas. L'abbé Mislin a laissé au collègue des Jésuites de Kalksburg, une série de lettres que lui écrivit Maximilien, lorsqu'il fut obligé en 1846 de quitter son élève, pour aller à Parme. Cette corres-

## MAXIMILIEN D'AUTRICHE

pondance naïve, et très affectueuse, montre l'âme aimante que révèle déjà le jeune prince. Dans ces missives, dont le style laisse à désirer, où les fautes d'orthographe sont nombreuses, apparaissent parfois des phrases qui font pressentir le futur écrivain.

¶ L'éducation religieuse tient également dans la vie de Maximilien une place importante. ¶ Bombelles s'attache à ce qu'on inculque à ses élèves une piété large où l'âme et le cœur dominant, défendant telles pratiques du culte, comme par exemple de porter des rosaires, qui mènent facilement à la bigoterie ou au fétichisme. Lorsque son esprit fatigué a soif de repos, c'est au sport, à l'équitation surtout que Maximilien s'adonne. Il aime les chevauchées endiablées à travers les bois qui entourent le palais de Schoenbrunn, ces bois qui ont vu galoper, en des courses épuisantes, le duc de Reichstadt ; comme lui, il laisse la bride à sa monture, il se grise d'espace, d'air pur et de liberté, et au retour, encore tout enivré, il s'écrie : « Aller au pas, c'est la mort ; au trot, c'est la vie ; au galop la félicité ! »... Comme il est destiné, par sa naissance, à devenir un jour commandant d'un régiment impérial, il apprend dès l'âge de quatorze ans le maniement de toutes les armes, dans la tenue qui convient, parmi les autres recrues, et il acquiert une force physique qui s'allie le mieux du monde à son élégance native.

C'est alors que les événements se précipitent à Vienne. Cette année 1848, qui vit tant de peuples se soulever pour conquérir leur indépendance, est, en Autriche, fertile en événements. A cette époque,

## L'ENFANCE DE L'ARCHIDUC

l'empire d'Autriche est formé de six peuples différents : Allemands, Hongrois, Polonais, Tchèques, Croates et Italiens, et l'on conçoit que les difficultés soient nombreuses pour celui qui détient le pouvoir. Ce pouvoir, depuis 1835, appartient, en théorie, à Ferdinand I<sup>er</sup> ; en fait, Ferdinand, comme son père, laisse les rênes de l'État à Metternich. Le chancelier de l'empire, homme politique d'une adresse remarquable, à certains moments, gouverne sans surveiller l'état psychologique des peuples ; il ne voit pas que grandissent le parti national et le parti libéral, que la moindre étincelle suffira pour allumer le feu qui couve. Sur ces entrefaites, à Paris, au mois de février, Louis-Philippe est renversé et, dès qu'à Vienne la nouvelle est connue, les étudiants allemands donnent le signal de la révolte ; ils forcent Metternich à abandonner la capitale, et l'empereur doit accorder une Constitution : deux mois après il part pour Inspruck, abandonnant à elle-même la démocratie ; des dissensions éclatent à Vienne entre les représentants de peuples qui se détestent réciproquement et, à la faveur de ces discordes, l'empereur retourne en sa capitale au mois d'août ; mais les esprits continuent à fermenter, et le 6 octobre de sanglantes émeutes éclatent à Vienne. En proie à la terreur, la cour impériale prend en grande hâte le chemin d'Olmütz. Maximilien, quoique très jeune, est péniblement impressionné par les événements, et il souffre de ce départ précipité qui ressemble trop à une fuite. Tandis qu'il galope sur des chevaux de relais aux portières de la voiture de ses parents, il songe que l'art de gouverner est l'art le plus difficile et il se

## MAXIMILIEN D'AUTRICHE

promet, s'il a un rôle à jouer plus tard, d'éviter toujours cette incompréhension, cette sévérité envers le peuple qui a forcé l'empereur d'Autriche à abandonner le pouvoir. Le 2 décembre, en effet, est proclamée solennellement à Olmutz l'abdication de Ferdinand I<sup>er</sup>, en même temps que la renonciation au trône de l'archiduc François-Charles, et l'avènement de François-Joseph, âgé de dix-huit ans.

Dès son retour à Vienne, Maximilien reprend avec ardeur les études interrompues un instant et, pendant deux ans, sans relâche, il continue à travailler intensément. S'intéressant à tout, il se consacre tantôt à la philosophie et à la logique, tantôt à la diplomatie et à la politique ; il s'enthousiasme pour tout ce qui est beau, et les arts n'ont pour lui nul secret ; il s'essaie pendant quelque temps à la peinture et au modelage ; la nature l'a doué d'un réel talent d'écrivain, et c'est avec une véritable jouissance qu'on lit telles descriptions, tels récits de voyages qui abondent dans ses *Souvenirs*. En 1850 il n'a que dix-huit ans, mais il semble déjà mûri par l'expérience, par les réflexions et les pensées sans nombre que lui ont fournies ses lectures. Il pourrait, si tel était son désir, mener à la cour impériale une vie pleine d'attraits et de charmes.

Après les pénibles événements de 1848, un vent de plaisir semble souffler sur l'Autriche, tant à Schoenbrunn que dans Vienne. La Cour du jeune Empereur, qui se plaît à rassembler autour de lui les amis de son enfance, est joyeuse ; les princesses sont, pour la plupart, jolies, aimables, et douées de mille séduc-

## L'ENFANCE DE L'ARCHIDUC

tions et, si parfois l'atmosphère semble à Maximilien un peu compassée, nul moins que lui n'ignore que Vienne est joyeuse, que les femmes y sont jolies, et généralement peu farouches ; d'autant plus qu'il a ce je ne sais quoi qui fait battre plus fort le cœur des femmes lorsque sur elles se pose son regard.

De stature élancée, il paraît à la fois plein de force et de douceur ; il est, de l'avis de tous, le plus séduisant des Habsbourgs ; sa structure délicate, ses traits d'une remarquable finesse, dénotent le descendant d'une race ancienne. Son visage étroit et pâle est éclairé par des yeux très bleus, son regard, empli de rêve, est doux et mélancolique, la ligne de son nez et l'arc de sa bouche sont très purs, son menton est un peu fuyant, mais, quelques années plus tard, une barbe soyeuse et très blonde dissimulera cette légère imperfection. Le jeune homme n'a pas oublié les faveurs que lui valait, enfant, sa grâce, et il sait toute la séduction qui se dégage de lui, sans toutefois être fat le moins du monde. Une timidité native a fait place, avec les années, à un charme tant soit peu féminin, que révèlent sa démarche aisée, et ses gestes caressants, charme qui lui attire, dès qu'il apparaît, des succès sans nombre dont son frère est parfois jaloux. Sa conversation est pleine d'attraits, et l'on s'étonne, surtout en cette cour d'Autriche, où la culture intellectuelle est quelque peu négligée, de voir un archiduc capable d'aborder tous les sujets, tant dans le domaine artistique que scientifique. Cependant la culture de Maximilien est un peu superficielle ; il a étudié trop de branches diverses pour que son esprit soit meublé de connais-

## MAXIMILIEN D'AUTRICHE

sances profondes ; il a des notions de tout, mais si ses connaissances ont l'éclat du verre, elles en ont aussi la fragilité. Bref, si l'esprit de Maximilien ne peut satisfaire un censeur sévère, il renferme plus de richesses qu'on n'en rencontre communément, et en particulier à la cour d'Autriche à cette époque.

Au point de vue moral, il est très difficile de savoir ce qu'est au juste l'archiduc Maximilien. Sa nature est loyale et honnête, incontestablement, son âme est noble, et le sentiment de l'honneur est fortement ancré en lui. Il a d'innombrables aspirations vers le Beau, vers le Bien, et il dédaigne profondément tout ce qui est vil, faux, ou mesquin. De là vient que s'il se complaît parfois dans le monde, il est vite lassé par les conversations futiles qui, en général, se tiennent dans les salons, et se repliant sur lui-même, il laisse s'évader sa pensée vers les sommets. Une preuve indéniable de cette élévation d'esprit, de ce désir d'être toujours au-dessus des bassesses de la vie, est ce petit feuillet, sali et usé à force d'être consulté, que l'on peut voir aux archives de l'État à Vienne, et qui porte tracées de la main de Maximilien, vingt-sept règles qu'il se propose de suivre fidèlement pendant toute sa vie. Parmi ces préceptes, qui concernent aussi bien la santé morale que la santé physique, il en est de très beaux, celui, par exemple, où il est dit : « L'esprit doit dominer le corps, le tenir en la juste mesure, et dans les limites de la morale » ; cet autre : « Ne jamais mentir, pas même par nécessité ou vanité » ; ce troisième encore : « Rechercher la solitude, et y trouver le temps pour réfléchir ». Règles qui ne furent

## L'ENFANCE DE L'ARCHIDUC

pas toujours suivies, mais qui dénotent le désir de n'être pas, comme tant d'humains, sans idéal, et de vivre en honnête homme, au sens le plus noble et le plus généreux de ce mot.

Malheureusement, toutes ces qualités, innées en Maximilien, développées au contact d'Henri de Bombelles, et ancrées en lui par des lectures judicieusement choisies, sont amoindries par des tendances au rêve, à la faiblesse et à l'inertie.

Tout d'abord Maximilien est un romantique et, comme tel, toujours prêt à rêver et à laisser vagabonder une imagination mobile qui nourrit des projets brillants, mais les laisse tôt se dissiper en fumées ; il plane si souvent dans les airs qu'il ne peut observer ceux qui sont autour de lui, et la connaissance approfondie des hommes lui fera toujours défaut. Sa nature, portée aux extrêmes, lui fait accorder sa confiance entièrement ; trop souvent, le résultat ne se fait pas attendre ; comme tous ces êtres qui, loyaux, croient à la loyauté des hommes, il est trahi par ceux qu'il a comblés de son amitié et de ses bienfaits.

À côté de son imagination débordante, le cœur tient chez lui une grande place, et trop souvent, ce cœur lui fait dire « oui », alors que la raison commanderait un « non » irrévocable ; une telle bonté s'appelle non pas bêtise, mais faiblesse. Faible, Maximilien l'est souvent, et c'est infiniment regrettable. Il est très beau de vouloir, comme il le désire, accomplir sur terre une œuvre durable, mais encore faut-il pour cela de l'énergie, de la volonté, de la suite dans les idées, qualités qui manquent à Maximilien à peu près

## MAXIMILIEN D'AUTRICHE

complètement. Souvent il s'enthousiasme pour une idée, pour une personne, mais soudain, sans que lui-même en sache la raison, son ardeur tombe, et fait place à une indifférence, voire même à un dégoût, un fatalisme, une nonchalance incompréhensibles pour tous. Peut-être est-ce là l'origine de ces revirements subits qu'on observe durant toute sa vie et qui, parfois, le feront à tort considérer comme un homme qui ne joue pas franc-jeu. Peut-être est-ce pour cela qu'à certains moments, cet être impressionnable et influençable à l'excès, oppose aux événements une inertie regrettable ; à d'autres au contraire, parce qu'il a peur, sans doute, qu'on ne devine sa nature essentiellement faible, il a des sursauts d'énergie, des velléités de résistance, qui l'entraînent à des mesures irréflechies.

Rêveur, imagitatif, bon, sensible, Maximilien est tout cela, mais il n'est pas que cela. L'ambition l'anime, qui malheureusement est sans but déterminé.

Il veut, et de cela il est certain, jouer sur terre un grand rôle. Lequel ? Son esprit paresseux ne va pas jusqu'à répondre à cette question. « Il n'est de bonheur que dans l'activité », écrira plus tard Maximilien, et, déjà, il veut se dévouer à une œuvre utile.

C'est alors qu'interviennent des dissentiments entre lui et son frère, si différents à tous les points de vue. François-Joseph est, depuis deux ans, l'Empereur, et Maximilien ne peut s'empêcher de lui envier l'immense champ d'action qu'est l'Autriche. Faire le bonheur du peuple, réunir sous son égide tant de nations différentes, arriver, à force de soins inlassables, à ce

## L'ENFANCE DE L'ARCHIDUC

que tous soient frères de cœur et d'âme, lui semble une tâche ardue, mais combien attrayante et élevée. Son rôle à lui est pour ainsi dire inexistant ; s'il veut continuer à vivre à la Cour impériale il lui faudra se contenter de partager l'existence si futile des autres archiducs. A cette cour, en effet, dès qu'un prince manifeste d'autres désirs, que la « servitude brillante » auquel il est assujéti, il est soupçonné de vouloir empiéter sur ses droits, et taxé d'ambition intempesitive. Maximilien, pourtant, fait part à son frère de ses aspirations à une vie moins stérile. François-Joseph fait la sourde oreille, et quand Maximilien lui témoigne son désir de collaborer avec lui au gouvernement, l'aidant de ses avis, l'Empereur, qui ne veut pas de conseiller, qui ne veut pas surtout près de lui un parent si proche, refuse fermement, sous une apparente amabilité. Maximilien, en même temps qu'il est froissé dans son amour-propre, se désole de voir inemployée sa jeunesse, il se mure dans une solitude farouche et trouve dans l'étude de l'art et des sciences, comme lui-même l'écrira plus tard, « une source intarissable de consolation ». Lorsqu'il est las, il fait seller son cheval favori, le plus farouche entre les coursiers impériaux, et il part seul en de longues randonnées à travers le pays. Galoper sur la terre ne lui suffit plus et il rêve de parcourir les airs. C'est l'époque où un Français de génie, Giffard, donne à l'aérostation un essor nouveau, et Maximilien s'enthousiasme pour ses expériences. Prompt à noter ses impressions, il écrit : « J'attends des choses extraordinaires de l'aviation, et si l'hypothèse du dirigeable devient une réalité

## MAXIMILIEN D'AUTRICHE

je me ferai aviateur, et je suis sûr d'y trouver la plus grande concentration de jouissances. » Mais, à cette époque, on verrait avec stupeur, sinon avec indignation, un archiduc entreprendre un voyage aérien, et Maximilien, n'espérant plus trouver autour de lui ce à quoi, inconsciemment il aspire, demande à servir dans la marine. A cette âme d'artiste, rêveuse et contemplative, la mer offre un attrait et un charme infinis. Maximilien est destiné, par sa nature, à subir plus que tout autre son emprise ; enfant déjà, durant ses séjours à Trieste, il aimait à passer de longues heures à la contempler. Désormais il va parcourir l'Océan pour apaiser la soif d'infini qui est en lui.

## CHAPITRE II

### L'ARCHIDUC MAXIMILIEN OFFICIER DE MARINE ET DIPLOMATE

François-Joseph, heureux de voir s'éloigner Maximilien, lui accorde sans tarder la permission de partir, et en cette année 1850 sur les vaisseaux de la flotte de guerre, Maximilien, âgé de dix-huit ans, commence à mener l'existence errante qui sera sienne pendant six ans. Il semble qu'il ait trouvé, enfin, la place qui lui convient, et que son âme éprise d'idéal se complaira en ces croisières lointaines, en ces songeries nostalgiques. Maximilien, par certains côtés, a une âme de marin, avec ce que ce mot comporte de chevaleresque, de beau et d'élevé, et la mer accentuera encore les multiples tendances qui sont en lui vers tout ce qui est noble ; elle ne donnera pas à son esprit l'aliment qui lui manque, et sur l'Océan, plus encore que sur terre, Maximilien sans cesse forgera des chimères.

Tout d'abord, durant deux ans, il visite la Grèce et l'Asie mineure, puis il se rend dans l'Italie du Sud et en Espagne. Il aime la vie qu'il a choisie, et ses voyages, qui sont parfois pénibles, lui plaisent par